

UNE FEUILLE MORTE

C'est bien, parbleu ! une feuille morte qui, par ma fenêtre ouverte, est venue voler jusqu'à...

Je demande à l'oiseau qui passe sur les arbres, sans s'y poser. Qu'il m'apparie, à travers l'espace...

Je demande à la brise pleine De l'âme mourante des fleurs De prendre un peu de ton haleine...

Je demande au soleil de flamme, Qui boit la sève et fait les vins, Qu'il aspire toute mon âme...

Et qui sorté pieds traduits d'une de nos belles chansons toulousaines. Oui, je me sentais l'esprit alerte et disposé à d'aimables confidences.

Ah ! maudite feuille ! pourquoi es-tu venue tout bouleverser dans mon cerveau ?

Je regarde dans mon jardin. Tout y célèbre encore la gloire de l'échéant triomphant. C'est d'un horizon sans brumes que le soleil a jailli, précédé par un grand rayonnement d'or dans l'espace...

Aucune inquiétude dans le vol des hirondelles qui se perdent, points invisibles, dans les innuits de l'azur. Les pépiers très verts décapotent sur le ciel leurs fuseaux vivants, et les tilleuls, masses odorantes, y enchevêtrent, comme des troupeaux, leurs douces montonnances.

Aucune inquiétude dans le vol des hirondelles qui se perdent, points invisibles, dans les innuits de l'azur.

Tout semble d'une éternelle sérénité dans ce paysage où rien ne menace, des colères du ciel ou des esprits de l'eau sous le vent qui la fouette.

Ah ! maudite feuille ! de quoi es-tu venue me parler ?

Où j'ai beau te faire crépiter sous la pointe rageuse de mon caillou, je ne pourrai égarer, avec toi, le symbole que tu portes, le mauvais présage dont ton aile était chargée.

Voici cette effroyable résurrection de corps qui nous montre, se dégageant de la terre comme des morts révoltés qu'un signal appelle, les squelettes déclarés des arbres agitant plus, à leurs cimes, que des lambeaux de verdure, des arbres dont l'âme n'est

enfouie avec le murmure de la brise dans les feuilles, avec les chapeaux des oiseaux exilés ! C'est sur le sable un grand bruissement de menues branchages que le vent balaye, et les derniers dahlis se ferment, captifs des longs fils d'argent que tissent les araignées, inattentes ouvrières d'octobre, qui tentent de recroquer encore dans l'air tous ces coins de nature s'effondrant. La pitie des chrysothèmes fleurit le marteau des foraisons mortes.

Ah ! maudite feuille ! voilà le tableau mélancolique que tu évoques sous mes yeux !

Les choses de la Nature sont fraternelles aux choses de l'Amour ; ou, plutôt, la nature n'est qu'un grand décor symbolique dressé par le ciel autour de nos tendresses. Celles-ci ont leur printemps tout fleuri d'espérances, leur été que le baiser du soleil réchauffe et leur automne qui fait plus sage par les détresses passées, sait arrêter son cœur dans cette course et l'arracher à cette loi fatale, pour l'asseoir dans la sérénité d'une passion qui défie le lent travail des choses et des pensées se hâtant vers un même déclin !

Heureux, dieu, celui qui, mé nager de son dernier bonheur, le sent qui s'écroule, à l'air d'aimer encore, le fait aussi long que sa vie !

Qu'il veille aux présages muets, aux avertissements obscurs, et surtout qu'il se rappelle. Les gens s'enfuient devant dans leur amour tout ce qu'ils ont de meilleur et ne laissent pas entre chose et s'y mêler. Ils le dégageant des jalouses stupides, des orgueilleuses à blâmer, des laideuses à la satiété apporte. Ils en font l'heure rare et exquise entre toutes qui est l'oubli de toutes les autres heures, la fleur précieuse de leur cœur et de l'esprit, le trésor avari de leurs joies.

Ainsi ils gardent longtemps en eux l'éternel resplendissant des amours toujours savoureuses, des âmes se fondant dans le même infini, s'abîmant mêlées dans le même rêve immortel. Mais qu'ils prennent garde à la première feuille morte, au premier froissement qui est comme la chute d'une première illusion dans ce monde enchanté ; bien vite viendrait l'automne, qui n'est qu'un long adieu !

Enfin le spectacle d'un drame de jadis. Dans une vitrine des Archives nationales, au fond d'une salle fermée aux visiteurs, se voient peinte-mêlée des foies, du linge jauni, portant de grandes tâches de rouille, un cordon de sonnette, un couteau de chasse, un yatagan, deux carafes, une clef, un indicateur des chemins de fer daté de mai 1847, un petit volume ayant pour titre : "Les Gens comme il faut", une chemise roulée, un bonnet, une calotte grecque, etc.

Il n'y a pas de drame plus connu que l'affaire Prasin. Des arrivés des magistrats à l'hôtel du faubourg Saint-Honoré... La maison est démolie aujourd'hui, il ne reste que quelques grands arbres de son jardin à l'endroit où la rue de l'Élysée rencontre l'avenue Gabriel... Les arrivés des magistrats, les serviteurs de la duchesse désignent leur maître, le duc de Praslin, pair de France, comme étant l'assassin. Depuis 1841, un dissentiment grave divisait les deux époux, auparavant fort unis ; à cette époque était entrée dans la maison une institutrice de vingt-trois ans, Mlle Henriette Deluzy, jolie, ambitieuse, égoïste et remarquablement intelligente, une de ces personnes que les romans-feuilletons gratifient du sous-titre de "femmes fatales".

En peu de temps, Henriette Deluzy régna à l'hôtel de Praslin ; le duc ne pensait, n'agissait que par la gouvernante ; il vivait avec ses enfants et avec elle ; ils déjeunèrent ensemble, sortaient ensemble, voyageaient ensemble ; c'était l'apparence d'un ménage. La duchesse, étrangère dans sa propre maison, rongée de jalou-

sie, écrivait dans un journal qu'elle tenait de ses pensées intimes : "Mlle D. règne sans partage ; on n'a jamais vu position de gouvernante plus scandaleuse.... Je suis aussi malheureuse que possible. Je n'ai plus ni mari ni enfants."

Des amis de la famille intervinrent ; le maréchal Sébastiani, père du duc, se morigéna vertement son gendre ; il fut convenu que la gouvernante quitterait l'hôtel ; mais pour obtenir un emploi, il lui fallait un certificat de Mlle de Praslin ; le duc se chargea de l'obtenir. Que se passa-t-il, à cette occasion, entre sa femme et lui ? Quelles explications furent échangées ? On ne sait. Mais vers quatre heures du matin, des cris venant de l'appartement de la duchesse se font entendre ; le valet de chambre, la femme de chambre accourent ; les portes sont fermées ; ils frappent ; personne ne répond. Ils vont au corridor correspondant à l'appartement du duc. De ce côté, la porte est grande ouverte ; la duchesse est étendue sur le tapis, la gorge ouverte, le visage, le cou et la poitrine hachés de blessures. M. de Praslin paraît, l'air égaré, "frappant dans ses mains, affectant le désespoir". S'approche du cadavre, et posant ses mains sur les épaules sanglantes, il s'écrie : "Ah ! pauvre femme, pauvre femme ! Quel est le monstre qui a fait cela ?"

Puis on le vit se jeter sur le lit, la tête dans ses mains, sanglotant : "Pauvres enfants ! Qui leur apprendra cela ? Ils n'ont plus de mère. Pauvre maréchal ! Qui lui dira cela ?"

On s'égaie volontiers aux dépens de la véracité des chasseurs ; à entendre les médians, ils ne sauraient ouvrir la bouche sans altérer la vérité, le baron de Münchhausen et le chevalier de Crac seraient les véritables patrons de la corporation ; il suffirait de chasser la gueûre de cuir et d'endosser la carrossière pour mériter immédiatement le qualificatif un peu trivial par lequel la langue verte tend à remplacer celui de hâbleur.

Il ne faut jamais vouloir trop prouver ; je ne nierai pas que nous ne céditions quelquefois à la faiblesse, inhérente à la nature humaine, laquelle consiste soit à amplifier nos petits exploits, soit, enfin, à trouver des excuses à notre maladresse ; mais, d'autre part, je ne vois pas trop en ce monde qui peut avoir la langue assez pure de mensonge pour légitimer le harcèlement de chacun nous accable.

Une légère, — soyons modérés, — altération de la vérité, est indispensable à tant de professions, qu'on peut bien la considérer comme une des conditions de la vie sociale ; le commerçant qui vous fait accepter un rossignol pour un nouveau, le débiteur qui vous fait accepter un rossignol pour un nouveau, le débiteur qui vous fait accepter un rossignol pour un nouveau, le débiteur qui vous fait accepter un rossignol pour un nouveau...

Nos hyperboles sont à peu près les seules qui ne causent à personne aucun préjudice, le gibier lui-même, leur objet ordinaire, n'a nullement à en souffrir, et nous avons un titre plus sérieux encore à beaucoup d'indulgence dans la bonne grâce avec laquelle nous savons rire du petit travers que l'on nous prête.

Elzéar Blaze, un écrivain cyné-gétique trop oublié, car il mérite une place à part pour la verde intensive et l'humour de son aloi, l'a raconté l'historiette suivante : A un dîner d'ouverture, un chasseur sujet à caution, mais qui se méfiait de lui-même, était convenu avec son domestique que celui-ci le pousserait légèrement chaque fois qu'il verrait ses récits se broiller avec la vraisemblance. Grâce à l'active intervention du fidèle serviteur, les choses allèrent, vaillent que vaillent, jusqu'au moment du dessert, où le conteur entama l'histoire d'un renard qu'il avait vu l'hiver précédent.

C'était, dit-il, un animal étonnant, jamais jusqu'alors je n'en avais vu de cette taille, et je suis certain de ne point exagérer en vous affirmant que sa queue avait plus de trois mètres ! Ici, le domestique l'ayant touché à l'épaule : — Vous comprenez, messieurs, que je ne l'ai point mesuré, peut-être était-ce deux cinquantaine....

Quant à Mlle Deluzy — la femme fatale — elle fut arrêtée dans les vingt-quatre heures qui suivirent la découverte du crime ; mais on la mit en liberté presque aussitôt. C'était une personne d'un charme ensorcelant. Victor Hugo a raconté que comme il sortait un jour de l'Académie avec le philosophe Cousin et le comte de Saint-Aulaire, Cousin lui dit : "Vous verrez cette demoiselle Deluzy ; c'est une fem-

me rare. Ses lettres sont des chefs-d'œuvre d'esprit et d'excellent langage.... si vous l'avez entendue, vous seriez émerveillé. On n'a pas plus de grâce, de tact et de raison. Si elle veut bien écrire quelque jour pour nous, nous lui donnerons, pardieu, le prix Montyon. Dominatrice, du reste, et impérieuse c'est une femme méchante et charmante." Hugo dit à Cousin : "Ah ! ça, est-ce que vous en êtes amoureux ?" Il lui répondit : "Hé !"

Henriette Deluzy quitta la France et passa en Amérique ; elle y épousa un pasteur protestant, M. Henry Field. Elle mourut le 5 mars 1875, après vingt-cinq ans d'union parfaite. Henry Field ne se contenta pas d'élever un monument à son épouse adorée, il consacra un livre à sa mémoire, "ou il recueillit des lettres qui lui venaient d'elle, des billets de condoléance adressés par des personnages célèbres avec lesquels elle était en relation, et des études sur la vie de famille en France, qu'elle se proposait de publier."

Je ne connais pas ce livre ; mais une étude sur la vie de famille émanant de l'héroïne d'un tel drame, c'est de l'imprévu.

Hâbleurs et Vantards.

On s'égaie volontiers aux dépens de la véracité des chasseurs ; à entendre les médians, ils ne sauraient ouvrir la bouche sans altérer la vérité, le baron de Münchhausen et le chevalier de Crac seraient les véritables patrons de la corporation ; il suffirait de chasser la gueûre de cuir et d'endosser la carrossière pour mériter immédiatement le qualificatif un peu trivial par lequel la langue verte tend à remplacer celui de hâbleur.

Il ne faut jamais vouloir trop prouver ; je ne nierai pas que nous ne céditions quelquefois à la faiblesse, inhérente à la nature humaine, laquelle consiste soit à amplifier nos petits exploits, soit, enfin, à trouver des excuses à notre maladresse ; mais, d'autre part, je ne vois pas trop en ce monde qui peut avoir la langue assez pure de mensonge pour légitimer le harcèlement de chacun nous accable.

Une légère, — soyons modérés, — altération de la vérité, est indispensable à tant de professions, qu'on peut bien la considérer comme une des conditions de la vie sociale ; le commerçant qui vous fait accepter un rossignol pour un nouveau, le débiteur qui vous fait accepter un rossignol pour un nouveau, le débiteur qui vous fait accepter un rossignol pour un nouveau...

Nos hyperboles sont à peu près les seules qui ne causent à personne aucun préjudice, le gibier lui-même, leur objet ordinaire, n'a nullement à en souffrir, et nous avons un titre plus sérieux encore à beaucoup d'indulgence dans la bonne grâce avec laquelle nous savons rire du petit travers que l'on nous prête.

Elzéar Blaze, un écrivain cyné-gétique trop oublié, car il mérite une place à part pour la verde intensive et l'humour de son aloi, l'a raconté l'historiette suivante : A un dîner d'ouverture, un chasseur sujet à caution, mais qui se méfiait de lui-même, était convenu avec son domestique que celui-ci le pousserait légèrement chaque fois qu'il verrait ses récits se broiller avec la vraisemblance. Grâce à l'active intervention du fidèle serviteur, les choses allèrent, vaillent que vaillent, jusqu'au moment du dessert, où le conteur entama l'histoire d'un renard qu'il avait vu l'hiver précédent.

C'était, dit-il, un animal étonnant, jamais jusqu'alors je n'en avais vu de cette taille, et je suis certain de ne point exagérer en vous affirmant que sa queue avait plus de trois mètres ! Ici, le domestique l'ayant touché à l'épaule : — Vous comprenez, messieurs, que je ne l'ai point mesuré, peut-être était-ce deux cinquantaine....

Quant à Mlle Deluzy — la femme fatale — elle fut arrêtée dans les vingt-quatre heures qui suivirent la découverte du crime ; mais on la mit en liberté presque aussitôt. C'était une personne d'un charme ensorcelant. Victor Hugo a raconté que comme il sortait un jour de l'Académie avec le philosophe Cousin et le comte de Saint-Aulaire, Cousin lui dit : "Vous verrez cette demoiselle Deluzy ; c'est une fem-

me rare. Ses lettres sont des chefs-d'œuvre d'esprit et d'excellent langage.... si vous l'avez entendue, vous seriez émerveillé. On n'a pas plus de grâce, de tact et de raison. Si elle veut bien écrire quelque jour pour nous, nous lui donnerons, pardieu, le prix Montyon. Dominatrice, du reste, et impérieuse c'est une femme méchante et charmante." Hugo dit à Cousin : "Ah ! ça, est-ce que vous en êtes amoureux ?" Il lui répondit : "Hé !"

Henriette Deluzy quitta la France et passa en Amérique ; elle y épousa un pasteur protestant, M. Henry Field. Elle mourut le 5 mars 1875, après vingt-cinq ans d'union parfaite. Henry Field ne se contenta pas d'élever un monument à son épouse adorée, il consacra un livre à sa mémoire, "ou il recueillit des lettres qui lui venaient d'elle, des billets de condoléance adressés par des personnages célèbres avec lesquels elle était en relation, et des études sur la vie de famille en France, qu'elle se proposait de publier."

Je ne connais pas ce livre ; mais une étude sur la vie de famille émanant de l'héroïne d'un tel drame, c'est de l'imprévu.

Hâbleurs et Vantards.

On s'égaie volontiers aux dépens de la véracité des chasseurs ; à entendre les médians, ils ne sauraient ouvrir la bouche sans altérer la vérité, le baron de Münchhausen et le chevalier de Crac seraient les véritables patrons de la corporation ; il suffirait de chasser la gueûre de cuir et d'endosser la carrossière pour mériter immédiatement le qualificatif un peu trivial par lequel la langue verte tend à remplacer celui de hâbleur.

Il ne faut jamais vouloir trop prouver ; je ne nierai pas que nous ne céditions quelquefois à la faiblesse, inhérente à la nature humaine, laquelle consiste soit à amplifier nos petits exploits, soit, enfin, à trouver des excuses à notre maladresse ; mais, d'autre part, je ne vois pas trop en ce monde qui peut avoir la langue assez pure de mensonge pour légitimer le harcèlement de chacun nous accable.

Une légère, — soyons modérés, — altération de la vérité, est indispensable à tant de professions, qu'on peut bien la considérer comme une des conditions de la vie sociale ; le commerçant qui vous fait accepter un rossignol pour un nouveau, le débiteur qui vous fait accepter un rossignol pour un nouveau, le débiteur qui vous fait accepter un rossignol pour un nouveau...

Nos hyperboles sont à peu près les seules qui ne causent à personne aucun préjudice, le gibier lui-même, leur objet ordinaire, n'a nullement à en souffrir, et nous avons un titre plus sérieux encore à beaucoup d'indulgence dans la bonne grâce avec laquelle nous savons rire du petit travers que l'on nous prête.

Elzéar Blaze, un écrivain cyné-gétique trop oublié, car il mérite une place à part pour la verde intensive et l'humour de son aloi, l'a raconté l'historiette suivante : A un dîner d'ouverture, un chasseur sujet à caution, mais qui se méfiait de lui-même, était convenu avec son domestique que celui-ci le pousserait légèrement chaque fois qu'il verrait ses récits se broiller avec la vraisemblance. Grâce à l'active intervention du fidèle serviteur, les choses allèrent, vaillent que vaillent, jusqu'au moment du dessert, où le conteur entama l'histoire d'un renard qu'il avait vu l'hiver précédent.

C'était, dit-il, un animal étonnant, jamais jusqu'alors je n'en avais vu de cette taille, et je suis certain de ne point exagérer en vous affirmant que sa queue avait plus de trois mètres ! Ici, le domestique l'ayant touché à l'épaule : — Vous comprenez, messieurs, que je ne l'ai point mesuré, peut-être était-ce deux cinquantaine....

Quant à Mlle Deluzy — la femme fatale — elle fut arrêtée dans les vingt-quatre heures qui suivirent la découverte du crime ; mais on la mit en liberté presque aussitôt. C'était une personne d'un charme ensorcelant. Victor Hugo a raconté que comme il sortait un jour de l'Académie avec le philosophe Cousin et le comte de Saint-Aulaire, Cousin lui dit : "Vous verrez cette demoiselle Deluzy ; c'est une fem-

mais il ne s'en alla pas moins assez penaud. Cette généreuse tradition n'a point été perdue, et l'exemple de saint Hubert trouve de nombreux imitateurs. Je vous disais tout à l'heure qu'il était rare que la maladresse du chasseur restât sans excuse, il est encore bien plus que ce chasseur se résigne à confesser les imperfections de son chien.

La hâblerie dont nous venons de vous parler comme l'un des apôtres des disciples de saint Hubert, il importe de ne pas la confondre avec la vantardise, qui ne s'en rapproche que superficiellement. Le hâbleur peut être spirituel, il est très souvent amusant ; le vantard, qui ne saurait être qu'un sot, est toujours insupportable. Tous deux partent également de ce principe, que la langue a été donnée à l'homme pour altérer la vérité ; mais quelle différence dans la manière dont ils l'appiquent ! Le premier est un poète qui, au lieu de l'épave, enfouit le hyperbole, — deux chevaux de la même écurie, — il ne croit pas un trait mot des invraisemblances qu'il vous débite, et ne cédaient qu'au désir de conquérir vos suffrages en vous étonnant, c'est pour vous plaire, en somme, que son imagination travaille. Le second est un vaniteux possédé de l'amour du haïssable moi ; il accepte ses impertinentes préventions comme autant d'articles de foi, et ne tend jamais qu'à humilier ceux devant lesquels il se fiche ; l'un est un ricur sérieux, mais bon enfant, que vous ne pouvez vous empêcher de trouver aimable, tant qu'il ne se fuit jamais trop soigneusement un fat toujours prêt à vous proposer une promenade sur le pré, si vous avez la franchise de constater la supériorité chimérique qu'en toutes choses il s'attribue.

C'est celui-ci, qui, lorsque devant lui vous parlerez d'une jolie femme, clignera ses paupières, comme un chat qui boit du lait, frisera sa moustache, se prètera en un mot l'attitude du vainqueur en congratulation intime ; Egérie universelle, c'est à lui seul que doit aller la reconnaissance nationale, lorsque les ministres dont il est le consciencieux le familier se sont trouvés bien inspirés ; si vous le pressez un peu, il vous racontera comment il a soufflé l'auteur de la pièce, du roman en vogue, aux meilleurs endroits, il dictait, l'autre écrivait ; comment tel grand peintre ne réussit à rien quand il ne l'a pas consulté ; comment il a trouvé une modification ingénieuse sans laquelle les merveilleuses inventions de M. Edison ne sauraient jamais fonctionner, etc., etc., etc., etc., qui caractérise le vantard, c'est non seulement de s'être étranger à quoi que ce soit, mais de ne pas s'y avoir de rival.

Ne croyez pas que j'exagère ; les échantillons de cette variété désagréable de notre espèce sont loin d'être rares. Pour mon compte, j'en sais un dont la suffisance, récemment et rudement corrigée, a survécu à la leçon. Deux membres de son cercle causaient à demi-voix, il entendit le lambeau de phrase au moment où il s'approcha : — Croyez-vous qu'il soit possible de mieux réussir à être.... — A être quoi ? dit-il avec son aplomb ordinaire ; j'ignore ce dont il est question, et cependant je parle cinquante louis que je fais aussi bien que la personne dont vous parlez.

Vous avez gagné, lui répond le causeur exaspéré par ce nouveau témoignage d'impudence ; cette personne, c'était vous, et j'allais ajouter : assommant ! On se battit, et, malgré sa force nécessairement superlatrice, ce fut le vantard qui fut blessé.

Comme le chirurgien penché sur lui, après avoir sondé sa blessure, le rassura sur ses conséquences : — Oh ! je suis bien tranquille, répondit l'impénitent ; car il n'y a personne au monde pour recevoir un coup d'épée aussi adroitement que moi !

Le même avait entraîné à sa suite l'armes le peintre Montjoye, qui n'avait jamais manié un fleuret et auquel il se proposait de fournir une haute opinion de son habileté à l'écrire en le boutonnant à merci et miséricorde. Les choses tournèrent exactement comme dans la rencontre ci-dessus. A peine en garde, Montjoye se fendit sur une inconsciente quarte basse toucha son adversaire au creux de l'estomac.

Immédiatement l'artiste sauté et commença à dépouiller le plastron dont on l'avait affublé. L'autre dont ce dénouement de l'exorde ne faisait pas le compte, insistait pour qu'on recommence.

Imédiatement l'artiste sauté et commença à dépouiller le plastron dont on l'avait affublé. L'autre dont ce dénouement de l'exorde ne faisait pas le compte, insistait pour qu'on recommence.

— Jamais, lui répond imperturbablement Montjoye, si ce fleuret avait été une épée, il est clair que vous ne seriez plus de ce monde ; cela me suffit ; je n'ai pas l'habitude de m'acharner sur les cadavres.

Et il s'en alla en le laissant tout penaud.

Les restes de Cyrano de Bergerac

La Commission du Vieux-Paris a pris, on le sait, l'initiative de rechercher la dépouille mortelle de Cyrano de Bergerac. Le fameux bataillon qu'illustra Edmond Rostand fut, en effet, enseveli dans la petite chapelle du couvent des Filles Dominicaines de la Croix, de la rue de Charonne, qui vient d'être démolie.

Mais les premières fouilles opérées dans une partie de l'ancienne maison portant le numéro 98, de ladite rue, n'ont pas donné de résultat ; la pioche des démolisseurs a simplement mis à nu les pierres tombales de Mme Charlotte-Marie Ruzé d'Étiat, qui fonda, en 1641, l'ordre des Filles Dominicaines de la Croix, et d'une demoiselle de Roquette, qu'on croit être une proche parente de Gabriel de La Roquette, évêque d'Autun.

Cependant la Commission du Vieux-Paris ne désespère pas de retrouver les restes de Cyrano de Bergerac. De nouveaux sondages vont être opérés dans les terrains avoisinants, où l'on procède en ce moment aux fondations d'une sorte de phalanstère. M. Lucien Lambeau, secrétaire de la Commission du Vieux-Paris, a été chargé de suivre les recherches.

LE THE.

En 1882, la consommation du thé n'était en France que de 475,220 kilos ; elle s'éleva lentement jusqu'en l'année 1900, où l'Exposition universelle la porta soudain à 1,009,000 kilos. Les étrangers partent, elle descendit un peu pour remonter ensuite et atteindre, en 1906, le chiffre de 1,162,000 kilos. Voilà donc, comme on dit, le thé entré dans les mœurs. Est-ce un bien ? Il y a du pour et du contre. M. Francis Marre expose l'un et l'autre dans le "Correspondant".

Le thé fait le goût par son arôme délicat, excite momentanément l'énergie vitale, éveille l'intelligence, facilite la conversation ; on assure même que le bien-être qu'il procure incline d'abord à l'indulgence. Mais, une heure après, une constriction à l'épigastre, un léger trouble du cœur, peuvent amener des agacements, une irritabilité, une tristesse, dont le prochain subit le contre-coup. Ces désordres s'observent surtout après l'ingestion du thé vert ; ils se compliquent parfois d'un refroidissement péri-phérique, qu'une légère crise de transpiration cutanée et l'influence nettement frigorifique de la théine ont suffi à expliquer. Le thé n'agit pas seulement sur les nerfs, mais encore sur l'estomac. Il trompe la faim et diminue l'appétit. Evitez un repas de la prendre avec de la viande, s'il est riche en tannin ; le tannin durcit la fibre musculaire et la rend peu digestible. Vous pouvez, au contraire, le prendre avec les œufs, le poisson, surtout les farineux (toast, rusk et mûline).

Mais souvenez-vous que, le thé affectant la muqueuse stomacale, l'exces peut causer de la fatigue, de l'oppression, de la migraine, même de la consommation. Ajoutez que, selon une théorie récente, mais admise par beaucoup de chimistes, les plantes, comme les hommes, sont contraintes de se débarrasser de certains produits inassimilables et noisifs. N'ayant point d'appareils excrétoires, elles expulsent ces résidus viciaux dans les portions extrêmes de leur dividua, feuilles, écorce, etc.... Ces résidus, dans le thé, sont des alcaloïdes comparables à l'acide urique. L'abus des "five o'clock", occasionne ainsi à empoisonner l'organisme, l'exposerait à de graves dangers physiques et intellectuels.

Le même avait entraîné à sa suite l'armes le peintre Montjoye, qui n'avait jamais manié un fleuret et auquel il se proposait de fournir une haute opinion de son habileté à l'écrire en le boutonnant à merci et miséricorde. Les choses tournèrent exactement comme dans la rencontre ci-dessus. A peine en garde, Montjoye se fendit sur une inconsciente quarte basse toucha son adversaire au creux de l'estomac.

Immédiatement l'artiste sauté et commença à dépouiller le plastron dont on l'avait affublé. L'autre dont ce dénouement de l'exorde ne faisait pas le compte, insistait pour qu'on recommence.

Immédiatement l'artiste sauté et commença à dépouiller le plastron dont on l'avait affublé. L'autre dont ce dénouement de l'exorde ne faisait pas le compte, insistait pour qu'on recommence.

Immédiatement l'artiste sauté et commença à dépouiller le plastron dont on l'avait affublé. L'autre dont ce dénouement de l'exorde ne faisait pas le compte, insistait pour qu'on recommence.

Le conseil d'administration de ce syndicat aurait à sa tête lord Cromer. D'autre part, on déclare que le projet Pearson est appuyé par 75 000 des copropriétaires de "Times".